



Marc Quaghebeur (dir.)

VIOLENCE ET VÉRITÉ DANS LES  
LITTÉRATURES FRANCOPHONES





Marc Quaghebeur (dir.)

# VIOLENCE ET VÉRITÉ DANS LES LITTÉRATURES FRANCOPHONES



## Avant-propos

Marc QUAGHEBEUR

Monsieur le Délégué,  
Mesdames, Messieurs,  
Chers amis,

Je tiens d'abord à vous remercier, Monsieur le Délégué, cher Jean-Pol, non seulement pour les paroles personnelles que vous m'avez adressées mais pour les possibilités que cette maison n'a cessé d'offrir par rapport au combat francophone qui est le nôtre.

Il s'agit, en effet, de la troisième rencontre francophone importante, dans laquelle les Archives & Musée de la Littérature jouent un rôle majeur. La première s'était faite avec l'aide de Geneviève François. La deuxième, avec celle de Philippe Nayer.

\*

Une vingtaine d'années après le colloque *Écriture et démocratie. Les Francophones s'interrogent*<sup>1</sup>, les questions se sont notoirement aggravées, et les interrogations des écrivains et intellectuels francophones amplifiées et déplacées pour partie. Alors que les littératures francophones ne cessent de se développer et de manifester le pluriel et l'avenir d'un espace « linguistique », un manifeste tel *Littérature monde*<sup>2</sup> est venu rappeler que la défense du pré carré français est toujours à l'ordre du jour ; et qu'elle se manifeste de manière parfois retorse. Ces périlleux et

.....  
<sup>1</sup> Marc Quaghebeur et Geneviève François (dir.), *Écriture et Démocratie. Les Francophones s'interrogent* (colloque des 18 et 19 février 1993), Bruxelles, Éditions Labor, « Archives du Futur », 1993 ; Marc Quaghebeur (dir.), *Analyse et enseignement des littératures francophones. Tentatives, réticences, responsabilités* (colloque des 31 mai, 1<sup>er</sup> et 2 juin 2006), Bruxelles, PIE Peter Lang, « Documents pour l'Histoire des Francophonies », 2008.

<sup>2</sup> Ce manifeste a vu le jour en 2006 à l'occasion du Salon du livre consacré aux littératures francophones. Il s'en est pris, d'une façon à la fois ambiguë et violente mais significative, à l'idée même de littératures francophones. J'ai analysé les contradictions de ce document dans Marina Geat (dir.), *La Francophonie et l'Europe*, Rome, Artemide, 2011, p. 19-28 : « Le Rejet des francophonies. Une approche du manifeste "Pour une littérature-monde" ».

## Violence et Vérité dans les littératures francophones

aveugles combats menés contre les littératures francophones dessinent les enjeux d'un espace post-impérial dans lequel les Francophones et les Francophonisants sont à faire entendre d'autres voix non polémiques mais foncièrement habitées par les potentialités éthiques, esthétiques et historiques qu'engendre l'incroyable pluralité des espaces francophones.

Après nous être interrogés sur l'enseignement de celles-ci en 2006, le présent colloque va y plonger autrement, en nous confrontant à douze écritures venues de littératures francophones. Ce faisant, nous pénétrons cette fois directement au cœur des francophonies culturelles. Et nous le faisons autour d'un questionnement « fondamental » formulé par Nabile Farès : violence et vérité. Ces deux vocables nous ont menés bien sûr aussi du côté de certains des enjeux majeurs de l'écriture contemporaine qui dépassent les littératures francophones. Nous le ferons en nous confrontant à l'Histoire et aux histoires. Questionnement à la fois immémorial, et extraordinairement lié à l'aujourd'hui.

\*

Pour ce faire, nous avons choisi de nous attacher à douze livres issus de quelques-uns des espaces francophones. Ceux-là doivent permettre à chacun de parler ou de réagir à partir d'un texte, et non d'idées générales. D'interroger donc ce que dit aujourd'hui la littérature contemporaine écrite en français. Et cela alors que la place significative de la littérature dans l'espace culturel, symbolique et médiatique s'est déplacée et rétrécie.

Le temps où l'ambassadeur du III<sup>e</sup> Reich à Paris pouvait écrire qu'il y avait trois puissances en France, et que l'une d'entre elles, était la NRF, est bien loin. Il n'en reste pas moins que la fiction est toujours là pour nous interpeller. Et peut-être d'autant plus que les textes sont lus pour eux-mêmes, en dehors du babil discursif qui les englue ou les neutralise, voire les fait servir d'autres causes.

Privilège et solitude des textes francophones, souvent périphérisés mais qui résistent d'autant mieux au rouleau compresseur du n'importe quoi de la scène médiatique.

Interroger les littératures francophones, c'est, qui plus est, s'inscrire clairement, dans un « après » de l'époque où l'histoire de la langue, de la littérature et de la métropole françaises paraissait coïncider, et coïncider avec le monde. Le fait de tenir à Paris de telles assises est tout aussi significatif de notre volonté dialogique et prospective.

Certes, le parisianocentrisme est loin d'être révolu. Et les visions de la littérature qui en découlent sont toujours de saison. Quelque chose d'autre s'est toutefois mis en route et en œuvre. Quelque chose

d'essentiel, qui se noue autour la tension spécifique des rapports de tout Francophone à la tradition française. Ce quelque chose de central ne peut manquer de retentir sur la problématique *Violence et Vérité*.

La place que la littérature a occupée dans la construction française, comme dans la définition et la promotion de son identité<sup>3</sup>, constitue une coordonnée importante du problème francophone. Écrire en français, tout en n'étant pas Français de l'Hexagone, c'est en effet s'inscrire à la fois dans cette tradition du littéraire et devoir y inscrire les différences foncières d'autres historicités. C'est donc contribuer aussi à l'évolution d'un champ et d'une tradition culturels dans laquelle l'écrit joue et a joué un rôle majeur.

Les écrivains francophones peuvent réanimer et redynamiser cette tradition en la pluralisant à condition de ne pas commencer par abdiquer leurs singularités et par plonger dans les leurres d'une assimilation pure et simple dans le grand englobant qu'est censée être la langue. L'on pourra alors – et alors seulement – espérer des effets en retour dans l'Hexagone. Ce combat quotidien, et de longue haleine, suppose attention constante et ouverture, seule façon de ne pas tomber dans de nouveaux pièges identitaires. La transversalité et les pluralités francophones font peur car elles mettent en cause un moule hypercentralisateur – celui qu'a nécessité l'invention de la France – que les décolonisations comme l'évolution européenne ont pourtant rendu obsolète. Les raidissements ou les pièges qui continuent de se faire jour ne sauraient dès lors surprendre. Reste que des signes plus qu'inquiétants se sont manifestés dès le début du quinquennat de Nicolas Sarkozy. Du discours de Dakar au sort de Culture-France, c'est une vision paléontologique du franco-francophone qui refait surface, et avec force.

*Littérature* donc, et quoi qu'on en dise dans certains cercles hégémoniques moins éclairés que jamais, *Violence et Vérité*. Comme toujours, diront d'aucuns. Oui et non, car chaque champ possède ses spécificités. S'agit-il en outre de la violence de la vérité, de la vérité de la violence, ou de quelque chose de plus complexe encore qui toucherait à la fois à l'immémorial et à l'aujourd'hui ? La phase de l'Histoire dans laquelle nous sommes entrés depuis la chute du Mur de Berlin et la première invasion de l'Irak ne saurait laisser aucun doute sur l'ère nouvelle qui a

.....  
<sup>3</sup> J'en parle notamment dans mon article « Quand les Francophonies modifient le champ des études françaises », dans Rdakja Naukawa, Teresa Giermak-Zielinska et Joanna Zurowska (dir.), *Les Études romanes françaises hier et aujourd'hui - 90 ans d'études romanes à l'Université de Varsovie*, Varsovie, Uniwersytetu Warszawskiego, p. 29-46 et dans la communication que j'ai faite au colloque *Francophonies du Nord, du Maghreb et du Machrek*, Bruxelles, PIE Peter Lang, 2013.

## Violence et Vérité dans les littératures francophones

pris cours, ce que confirme déjà l'histoire d'un siècle à peine entamé. La manipulation généralisée de l'information mais aussi de la connaissance y va de pair avec la démultiplication des violences, l'étiollement du politique et l'effroyable jeu du capitalisme financier. Le terrorisme aveugle, comme les violences urbaines en constituent d'autres symptômes notoires et s'y lient. Tous s'inscrivent dans une violence de plus en plus généralisée, et pas seulement sanglante. Celle que le néolibéralisme induit partout, je le répète, au travers de ses processus de déstructurations sociales, culturelles et intellectuelles. Nul ne sait encore comment l'être humain et la planète y répondront. Les écrivains peuvent en revanche faire office de sismographes.

L'interpellation incantatoire récurrente, et quasi magique, de la bonne gouvernance, de la sainte transparence, et de ce pseudo-universel nommé « management » – imposture suprême jusqu'à nouvel ordre – ne sont que les masques d'un processus périlleux sur lequel nous avons d'autant moins de prise que nous refusons de l'analyser autant qu'il le mérite. Ses masques ne sont ni plus ni moins le contraire absolu de la vérité. Au nom de la transparence, on ne nous a sans doute jamais autant menti. Les conflits dits mineurs ne cessent de proliférer, dans l'indifférence des Puissances et la bonne conscience générale de l'information. Qui parle des millions de morts dans la région africaine des Grands Lacs ? Les chiffres de la Première Guerre mondiale y sont sans doute dépassés. Mais à quoi bon parler d'un conflit latéral qui permet aux prédateurs de tous ordres de fonctionner en dehors de la Loi ?

Dans cette société qui multiplie les conflits et ne les résout pas, où les paroles dont nous sommes abreuvés empêchent d'approcher quelque chose qui soit de l'ordre du sens, la Littérature, au-delà des textes de bavardage et du remplissage universel qui en usurpent le nom et des critiques qui substituent l'actualité littéraire aux œuvres capables de faire bouger les lignes et les consciences, paraît bien constituer un subtil lieu d'alternative. Un lieu où les rapports entre violence et vérité – ces constituants de l'existence humaine – se tracent, et se trouvent si l'on veut bien y regarder de près.

\*

Douze livres, donc douze auteurs. L'originalité de notre colloque est de les mettre au centre de ces rencontres ; et de situer leurs propos dans un jeu de renvois constants (sans dominant ni dominé). Avec des critiques, en position de circulateurs, si je puis dire, les animateurs des tables rondes d'une part, les deux rapporteurs, de l'autre : Thomas Hunkeler de l'Université de Fribourg et Bernadette Desorbay de

l'Université Humboldt à Berlin. Ces derniers clôtureront nos journées, synthétiseront nos débats et prolongeront nos réflexions.

Dans les livres retenus sont évoqués aussi bien les conflits israélo-arabes, les séquelles coloniales au Maghreb, l'occupation américaine en Irak, le 11 septembre 2001, la mémoire européenne d'après le génocide, les guerres interafricaines ou les Antilles postcoloniales. Dans ce dernier cas, et c'est une des grandes réussites du livre de David Maximin, la violence est aussi celle des éléments ; de l'univers avec lequel l'homme contemporain tente de rompre comme s'il ne constituait pas son englobant premier, ce qu'il lui rappelle de plus en plus par ses déchaînements climatiques.

À travers les sujets traités dans chacun de ces douze livres, nous sommes bien évidemment confrontés à l'Histoire – et particulièrement à celles dans lesquelles nous sommes plongés depuis les indépendances et l'omnipotence américaine. Même si l'Histoire dans ces livres, tellement différents les uns des autres, est loin de constituer, la plupart du temps, leur sujet central. Ils préfèrent en effet l'aborder en partant de quotidiens divers. L'inconnu donc, à travers des sujets qui n'ont plus l'illusion ou la prétention de se croire au centre de l'histoire.

Quelque chose donc qui est l'Histoire, et qui est plus que l'Histoire telle qu'elle prétend se raconter ou se considérer. Le propre de la littérature n'est-il pas d'y immerger le lecteur à partir de la mise en jeu d'un ou de plusieurs sujets ? À travers quoi les fictions produisent une sensation de vérité historique qui n'est pas celle de la lecture de la presse ou des livres d'histoire.

Qui veut revivre ce que fut le quotidien des Palestiniens de Beyrouth-Ouest à l'heure des bombardements israéliens de 1982 a sans doute intérêt à se plonger dans *Une Mémoire pour l'oubli* de Mahmoud Darwich<sup>4</sup>. Et qui veut comprendre le quotidien allemand à Berlin sous la botte nazie, dans le roman de Hans Fallada<sup>5</sup>, lecture qu'il complétera utilement par celle du livre posthume de Victor Serge<sup>6</sup>, *Les Années sans pardon*. La troisième partie de ce roman comporte une description particulièrement forte du Berlin détruit juste avant l'entrée des troupes soviétiques dans la capitale du III<sup>e</sup> Reich.

Ce type de remarque s'applique tout autant au livre de Valentin Yves Mudimbe qu'à celui d'Arezki Mellal. Impossible, en les lisant, de ne pas avoir conscience d'une forme d'immersion profonde dans la violence,

.....  
<sup>4</sup> Mahmoud Darwich. *Une Mémoire pour l'oubli*, Arles, Actes Sud, 1994.

<sup>5</sup> Hans Fallada, *Seul à Berlin*, Paris, Gallimard, « Folio », 2004.

<sup>6</sup> Victor Serge, *Les Années sans pardon*, Marseille, Agone, 1971.

## Violence et Vérité dans les littératures francophones

comme dans la vérité qui s'en dégage. Impossible, en les lisant, de ne pas avoir le sentiment de toucher à l'Histoire alors qu'il s'agit de fictions. Beau problème épistémologique, et par rapport à la notion de vérité en particulier.

Aussi, à côté de ces rencontres autour de livres publiés, entendrons-nous prolonger les perspectives dans la revue *Balises*<sup>7</sup>, par les textes de création de l'extrême contemporain. Ce tressage incessant de la violence constitutive et de la vérité toujours proche et toujours inaccessible n'est pas là de nous abandonner.

\*

À tort ou à raison, je suis de ceux qui considèrent que les Francophonies constituent un lieu propice à ce genre de réflexion. Je ne dis pas, pour autant, qu'elles en seraient « le Lieu ». La tension entre l'héritage franco-français des quatre derniers siècles et l'incroyable pluralité des Francophonies entraînent dans la langue française l'inscription de situations historiques bien différentes, censées toutefois se dire à l'aune de l'universel. Celui-ci, il s'agit de le reprofiler et de se l'approprier. De l'ancrer, de l'incardiner réellement. Pour nous, Francophones, spécialistes ou lecteurs, il est en effet question d'investir enfin, de reconnaître et de faire rayonner ces espaces susceptibles d'ouvrir au monde et de faire évoluer les structures d'une langue, qu'elle soit maternelle ou qu'elle ait été choisie.

Si nos rencontres se déroulent alors que le prix Nobel, le prix Goncourt et le prix Renaudot ont été attribués à des Francophones<sup>8</sup> ce dont il y a lieu de se réjouir. Il ne faut pas croire pour autant que les structures dominantes du fonctionnement du champ littéraire franco-francophone ont profondément changé. Les Francophonies continuent souvent de n'y être qu'un alibi pour la perpétuation d'un système hégémonique, qu'une diversion. Le système monocentré, lié à une grande tradition historique et culturelle a fait son temps. Il peut et doit muter car il est évident qu'au jour où existera une pluralité de pôles éditoriaux et où se lira une (re)prise en charge en français de l'Histoire et des Histoires dans leur complexité spécifique et respective, le champ littéraire franco-francophone révélera bien plus de potentialités que ce n'est le cas aujourd'hui. Et on

.....  
<sup>7</sup> *Balises*, Didier Devillez Éditeur, Bruxelles : n° 1 et 2, *Politique et Style*, 2001-2002 ; n° 13 et 14, *Dire le mal* 4, 2008-2009.

<sup>8</sup> Jean-Marie Gustave Le Clézio, pour le Nobel 2008 (qui échoit donc à un citoyen français issu d'une famille bretonne émigrée à l'île Maurice au XVIII<sup>e</sup> siècle, culture qui influença ses premiers écrits). Tierno Monémemo, originaire de Guinée, pour le Renaudot et Atiq Rahimi, originaire d'Afghanistan, pour le Goncourt de cette même année 2008.

sortira alors des mythologies qui ont accompagné l'histoire impériale ; de cette mythologie dont même un Régis Debray n'est pas toujours conscient.

Un des buts de l'Association européenne des Études francophones<sup>9</sup>, qui coorganise ce colloque, est de travailler directement avec les écrivains et les chercheurs afin d'arriver progressivement à la création de véritables espaces de circulation francophone comme à une forme d'enseignement sérieux des littératures de langue française. De faire entrer les uns et les autres dans leur pluralité. De sortir du concept étriqué et fallacieux de littératures nationales.

\*

Pour terminer, je voudrais citer quelques lignes de deux livres dont nous allons débattre aujourd'hui même. Jean-Claude Pirotte écrit ainsi dans *Absent de Bagdad*, fiction consacrée aux tortionnaires de la prison d'Abou Ghraïb : « Oui, je crois qu'ils étaient dépossédés de toute enfance, et cela décuplait leur furie et leur épouvantable sentiment de vide et de frustration. »<sup>10</sup> Nabile Farès lui, dans *Mémoire de l'Absent*<sup>11</sup>, rappelle que, entre *Violence et Vérité*, quelque chose s'absente et se dit. Quelque chose qui a à voir avec l'humanité au sens fort. Avec le suspens qui la constitue.

Le meurtre, l'envie de tuer sont au cœur de plus d'un. Sans doute de tous, à un moment ou à un autre. Mais la littérature est un lieu dans lequel peut directement se transmuter la pulsion du meurtre. Jean Louvet<sup>12</sup>, écrivain belge de théâtre, a pu dire : « Si je n'avais pas écrit, j'aurais tué. » Et Henry Bauchau fait-il autre chose dans *le Régiment noir* ou dans le *Boulevard périphérique*, lui qui avoue dans son journal d'*Œdipe sur la route*, s'identifier à Cléos<sup>13</sup>, le bandit ? Y a-t-il meilleure évocation pour clôturer ce discours introductif et nous inviter à entrer dans notre réflexion collective ?

\*

<sup>9</sup> Association européenne des Études francophones (AEFF), <http://etudesfrancophones.wordpress.com/>.

<sup>10</sup> Jean-Claude Pirotte, *Absent de Bagdad*, Paris, La Table Ronde, p. 20.

<sup>11</sup> Nabile Farès, *Mémoire de l'Absent*, Paris, Seuil, 1974. La phrase qu'André Malraux attribue au général de Gaulle au début des *Chênes qu'on abat* est rarement citée (Paris, Gallimard, 1971, p. 197).

<sup>12</sup> Jean Louvet est né en 1934. Son œuvre complète est publiée par les Archives & Musée de la Littérature dans la collection « Archives du futur ».

<sup>13</sup> Henri Bauchau, *Jour après jour*, Bruxelles, Les Éperonniers, 1992, p. 181.

## Violence et Vérité dans les littératures francophones

Deux mots encore. Il me faut tout d'abord excuser l'absence de Jean-Claude Pirotte que de sérieux ennuis de santé clouent à La Panne, sur la côte belge. Je me ferai donc, pour autant que je puisse, son interprète en commentant et lisant *Absent de Bagdad*. Cela ne sera pas sans modifier la formule de notre première table ronde. Cela me contraindra à un rôle plus complexe que celui de mes collègues.

En amont de la réalisation de ce colloque, j'avais espéré pouvoir compter sur la présence de Frank Venaille, lui aussi retenu par de sérieux problèmes de santé. La singularité de son œuvre renvoie foncièrement à notre problématique. Elle sort notoirement de l'expérience de la guerre d'Algérie. Je tenais également à le saluer et à l'associer symboliquement à nos travaux.

Selon Borges, l'esthétique a à voir avec « l'imminence d'une révélation qui ne se produit pas ». Et pour Paul Celan, « ceux qui disent la vérité disent les ombres ».

C'est dans cet entre-deux que je nous invite à nous rendre ensemble.